



Rives méditerranéennes

48 | 2014

Essai d'ego-histoire collective

Des « mentalités » aux « représentations » : un moment de la recherche aixoise

Entretien de Régis Bertrand avec François-Xavier Carlotti

Régis Bertrand et François-Xavier Carlotti



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/rives/4690>

DOI : 10.4000/rives.4690

ISBN : 2119-4696

ISSN : 2119-4696

Éditeur

TELEMME - UMR 6570

Édition imprimée

Date de publication : 1 octobre 2014

Pagination : 189-207

ISBN : 2103-4001

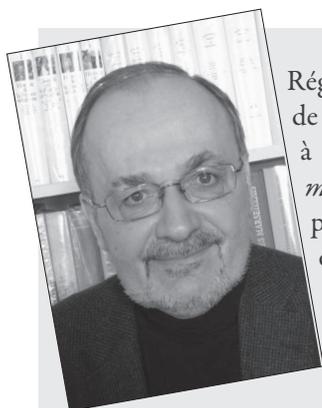
ISSN : 2103-4001

Référence électronique

Régis Bertrand et François-Xavier Carlotti, « Des « mentalités » aux « représentations » : un moment de la recherche aixoise », *Rives méditerranéennes* [En ligne], 48 | 2014, mis en ligne le 01 octobre 2015, consulté le 01 mai 2019. URL : <http://journals.openedition.org/rives/4690> ; DOI : 10.4000/rives.4690

Des "mentalités" aux "représentations" : un moment de la recherche aixoise

Entretien de Régis Bertrand
avec François-Xavier Carlotti



Régis Bertrand, Professeur d'histoire moderne à l'Université de Provence de 1994 à 2006, a été coresponsable de 1998 à 2004 avec Jean-Noël Pelen du programme *Cultures méridionales, espaces, pratiques et représentations*, fondé par Bernard Cousin et Jean-Claude Bouvier en 1994, devenu en 2000 *Représentations*.

François-Xavier Carlotti, professeur au lycée de Cavaillon, a rédigé sous la direction de Régis Bertrand ses mémoires de maîtrise et de Master II. Il a soutenu en octobre 2013 devant l'Université de Lyon, sous la direction du Professeur Bernard Hours, sa thèse, "Le troisième département de l'Oratoire de Jésus (XVII^e-XVIII^e siècle). Un réseau congréganiste dans la France du Midi". Il est chercheur associé au LARHRA.



Je dois au Professeur Bertrand le goût de l'Histoire, de l'histoire religieuse en particulier, mûri il y a 20 ans, alors que je suivais à Aix ses cours sur la Provence et les mentalités. M'ont alors été dévoilées des richesses, du "petit monde d'argile" et des confréries de pénitents marseillais, à la pompe baroque accompagnant la mort du cardinal Grimaldi, jusqu'au diocèse de Senez, visité par Jean Soanen.

Sous sa direction, l'archidiocèse d'Arles servit de cadre à mon premier travail d'historien, présenté en juin 1996. Il s'agissait d'étudier, de façon sérieuse et qualitative, l'enquête générale conduite en 1777 par Mgr du Lau, dernier titulaire de la cathèdre de Césaire, confrontée à la visite pastorale qui suivit presque aussitôt. Étape mémorable de mon initiation à la recherche, sur un terroir où depuis l'Antiquité l'Histoire affleure, mais qui reste étonnamment méconnu.

Pour pallier cette lacune, un ouvrage collectif a été publié depuis, et Régis Bertrand en assurant la direction scientifique pour la période moderne, m'a engagé à y prendre ma part. À cette occasion, je découvris une grande ombre muette qui ne demandait qu'à sortir de l'oubli : celle de l'Oratoire, et sur les conseils du même maître, je jetai les bases de mon enquête future : d'Arles, mon horizon allait bientôt joindre aux rivages de la Méditerranée ceux de l'Atlantique. Régis Bertrand quittant la chaire aixoise, je dois à sa recommandation d'avoir mené à bien cette quête, notamment influencée par ses travaux sur l'Enfance, ou l'introduction de la crèche en Provence.

Il faut enfin rappeler notre collaboration à la tête du Centre d'Étude d'Histoire Religieuse Méridionale (2005-2009), occasion de belles journées d'études et de visites de terrain.

Les 20 ans de Telemme sont pour Régis Bertrand l'occasion de revenir sur sa fondation, ce qui en a été le terreau, puis le fruit, expérience exaltante de création intellectuelle, véritable parcours de vie. Ses années d'enseignement lui ont en effet permis d'associer son nom à ceux d'éminents précurseurs, dans une collaboration féconde à l'action innovante et durable. La science historique allait se doter, à Aix, d'un outil propre, forgé, tout au long d'un véritable âge d'or de la recherche, au creuset de leurs découvertes, et l'ouvrant au vaste champ des sciences de l'Homme.

Témoin et acteur, Régis Bertrand revient ici, avec émotion, sur un demi-siècle d'évolution dans la conception que l'historien se fait de son métier, mettant l'université aixoise en position pionnière, à la pointe de la recherche historique en France après Paris.

Cet entretien offre au lecteur quelques beaux instantanés, étapes marquantes d'une progression "impressionnante", entre les mains de ceux qui sont toujours pour les étudiants des références incontournables.

Aux origines des centres de recherche historique aixois¹

François-Xavier Carlotti - La fondation en 1994 de l'UMR Telemme et l'installation en 1998 à la MMSH sont à vos yeux l'aboutissement d'une longue évolution de l'organisation de la recherche historique à Aix. Pourriez-vous évoquer en entrée à notre entretien cette pré-histoire qui est liée à votre parcours personnel ?

Régis Bertrand - J'ai fait l'essentiel de mes études supérieures à Aix. J'ai pu voir évoluer de façon impressionnante la recherche historique en un peu moins d'un demi-siècle. Quand j'étais étudiant, on commençait à peine hors de Paris à tenir des séminaires en histoire. Ce serait Georges Duby qui les aurait introduits à Aix. De fait, nommé professeur à Aix en 1951, il avait presque aussitôt créé un séminaire audacieusement consacré aux "mentalités médiévales". Il n'y en avait pas en histoire moderne où le premier titulaire de la chaire (comme l'on disait alors) se donnait des allures de dilettante et avait en fait délégué la recherche à ses assistants. Mais en contemporaine, Pierre Guiral en tenait un et il m'y avait admis en 1967 dès la seconde année de licence (l'actuel bac + 3) car il avait convenu avec moi d'un sujet de diplôme d'études supérieures (mémoire de master I aujourd'hui), ce qui me permit d'ailleurs l'année suivante de le réaliser en même temps que la préparation du Capes et d'être reçu aux deux. Dans l'Entre-deux-guerres avait été créé le Diplôme d'études supérieures (DES), rédigé selon des sources de première main, devenu obligatoire pour être candidat à l'agrégation. Cette innovation allait se révéler féconde, en particulier en histoire. Par ailleurs, sous la IV^e République, les thèses d'État littéraires ne cessaient d'enfler au point de devenir parfois l'œuvre d'une vie. Ce constat avait conduit à la création d'une "petite thèse", dite de III^e cycle, sur un sujet plus réduit. Et surtout, la création de corps d'assistants et maîtres-assistants, imposée par la démocratisation progressive de l'université et l'augmentation très rapide de ses effectifs, avait transformé un tel séminaire en vivier. Le séminaire réunissait les étudiants de DES, les assistants et maîtres-assistants, quelques thésards de III^e cycle et des professeurs du secondaire qui espéraient plaire au professeur et "passer à la fac" (c'était avant mai 68).

Le professeur déclarait : "Je voudrais entendre mademoiselle ou monsieur untel à une prochaine séance" et les novices que nous étions aussi bien que les assistants devaient s'exécuter. C'était un rude exercice. Un ami d'enfance dut y passer et se fit chapitrer, gentiment mais fermement comme savait le faire Guiral, pour l'état médiocre de sa recherche ; il ne m'a jamais pardonné d'en avoir été involontairement témoin et nos liens se rompirent. Dois-je avouer que l'aventure inverse me survint ? Lorsque je présentai ma recherche, les éloges appuyés de Guiral me valurent des rancunes durables. Ce séminaire fut une révélation pour moi. Je redécouvris sous un autre jour, comme des chercheurs, des enseignants qui m'avaient fortement marqué, Michel Vovelle

¹ Les notes sont de Régis Bertrand.

(mon futur directeur de thèse) et Maurice Agulhon avant tout, d'autant que c'était en fait le XVIII^e siècle et le début du XIX^e qui m'intéressaient et d'autres, tels Antoine Olivesi et Émile Temime, qui ont aussi beaucoup compté pour moi.

Il y eut ces années-là au séminaire un événement dont je mesure a posteriori l'importance : P. Guiral élaborant le programme de l'année, déclara qu'il allait faire venir "(s)on ami Philippe Ariès". P. Ariès travaillait déjà à son livre sur la mort et il avait suggéré à P. Guiral plusieurs années auparavant de donner à un étudiant comme sujet de DES l'étude du cimetière Saint-Pierre de Marseille. Guiral n'avait d'abord pas trouvé preneur pour un sujet aussi éloigné de ceux qu'il proposait d'ordinaire (sur l'histoire politique à travers la presse principalement). Mais j'avais été séduit par son originalité, d'autant que j'étais fasciné depuis mon enfance par la variété et la profusion monumentale du grand cimetière marseillais. J'avais accepté et je l'avais soutenu quelques mois auparavant². Cette séance marqua doublement la vie d'Ariès : ce fut la première fois qu'il put présenter ses recherches dans un cadre universitaire, bien avant les séminaires parisiens de la fin de sa vie³. Par ailleurs, ce fut le début de liens amicaux avec les Aixois dont il a souligné par la suite l'importance : "Pendant plusieurs années, j'ai fait à Aix-en-Provence des rencontres passionnantes pour un marginal de mon espèce, notamment celles de Michel Vovelle, de Philippe Joutard"⁴.

Le Centre méridional d'histoire

François-Xavier Carlotti - Après votre réussite à l'agrégation, vous êtes nommé en Normandie, puis en 1977 au lycée Thiers de Marseille et vous devenez assistant d'histoire moderne en 1981. Vous découvrez à votre retour en Provence les progrès de la recherche aixoise.

Régis Bertrand - Une nouvelle génération de professeurs d'histoire moderne, Michel Vovelle, Philippe Joutard et bientôt Bernard Cousin, s'était unie pour créer en 1975 un vrai laboratoire, le Centre méridional d'histoire sociale, des mentalités

2 Régis BERTRAND, "Recherches sur les rites funéraires et les lieux de sépulture des Marseillais depuis le milieu du XVIII^e siècle jusqu'au début du XX^e siècle", septembre 1969, dactyl., 135 + 61 p. Voir sa mention dans Ph. ARIÈS *L'homme devant la mort*, Paris, Le Seuil, 1977, p. 631, note 71.

3 Guillaume GROS, *Philippe Ariès. Un traditionaliste non conformiste, de l'Action française à l'École des hautes études en sciences sociales, (1914-1984)*, Villeneuve d'Ascq, Presse univ. du septentrion, 2008, indique p. 135 et 226 que Guiral et Ariès s'étaient rencontrés chez Daniel Halévy. Je puis préciser que ce séminaire eut lieu le 7 janvier 1970. À noter que dans la préface de Philippe Ariès, *Essais de mémoire, 1943-1983*, Paris, Seuil, 1993, p. 30, le nom de P. Guiral a été transformé par erreur en celui du latiniste parisien Pierre Grimal.

4 Philippe ARIÈS et Michel WINOCK, *Un historien du dimanche*, Paris, Le Seuil, 1980, p. 120.

et des cultures, que chacun allait tour à tour diriger. Les antiquistes, médiévistes et contemporanéistes s'étaient dotés de laboratoires semblables. Ce n'était plus, comme à la fin de la carrière de Pierre Guiral, des "centres de recherche" sur le papier, correspondant simplement à une ligne budgétaire. Ils n'avaient certes guère de locaux, sinon de petites salles où s'entassaient les mémoires de ce qui s'appelait désormais la "maîtrise" et les bibliothèques de recherche qui s'étaient peu à peu constituées - d'abord dans les bureaux des professeurs -, et qui forment aujourd'hui les premiers fonds des médiathèques de la MMSH. Le centre tenait un séminaire qui m'a beaucoup marqué.

François-Xavier Carlotti - Cela se sent au son de votre voix, empreinte d'émotion.

Régis Bertrand - Je ne suis pas le seul à en garder un souvenir enthousiaste et ému⁵. Nous vivions alors sans nous en douter, et d'ailleurs dans une parcimonie financière absolue, les "trente glorieuses de l'histoire française" qui étaient marquées par une inventivité exceptionnelle des thèmes et des méthodes de recherche et par la conquête rapide des "nouveaux territoires de l'historien". C'était en bonne partie le fait des grandes universités régionales ("provinciales" disait-on et dit-on encore à Paris) car les universités parisiennes, mal remises de l'éclatement de la Sorbonne ou de création récente, étaient un rien à la traîne, Nanterre exceptée.

Le centre organisait aussi des colloques de réflexion, définissant des champs ou des notions, qui étaient remarqués – en particulier par nos collègues étrangers, en dépit de la grande modestie de leur publication matérielle. L'état des Presses de l'université littéraire à la suite de la partition de l'université d'Aix-Marseille en 1970 constituait en ces décennies 1970-1980 un handicap qui me paraît majeur avec le recul du temps⁶.

François-Xavier Carlotti - Le mot "mentalités" figurait dans l'intitulé du centre, entre celui d'histoire sociale, qui a toujours cours, et aussi celui d'histoire culturelle, qui est largement usité aujourd'hui, ce qui n'est plus guère le cas de "mentalités". Effectivement ces décennies du dernier tiers du XX^e siècle voient la montée puis

5 À signaler : Catherine FOUQUET, "Comment on écrit l'histoire... en Provence", *Esprit*, 1982/7-8, p. 79-84. Voir avant tout : Philippe JOUTARD, "Michel Vovelle et la recherche aixoise" dans *Sociétés, mentalités, cultures, France (XV^e-XX^e siècle). Mélanges Michel Vovelle, volume aixois*, Aix, Publications de l'université de Provence (désormais PuP), 1997, p. 9-17, Bernard COUSIN, "Philippe Joutard et la recherche aixoise", dans *Montagnes, Méditerranée, mémoire, mélanges offerts à Philippe Joutard*, Grenoble-Aix, Musée dauphinois-PuP, 2002, p. 189-193, ainsi que le témoignage de B. Cousin ici-même.

6 L'impression à l'offset par les PuP du colloque, *L'événement* est étonnante pour un lecteur actuel : chaque lettre est constituée par l'addition de petits points ; c'étaient les imprimantes à aiguilles d'alors.

l'effacement de l'"histoire des mentalités" ?

Régis Bertrand - En fait l'histoire des représentations allait être dérivée de l'histoire des mentalités qui avait marqué les deux décennies précédentes. Aix avait été un des lieux où était née l'histoire des mentalités, avec l'œuvre de G. Duby d'abord⁷, la première thèse de M. Agulhon, la thèse et les livres de Michel Vovelle, un peu plus tard les thèses de Philippe Joutard puis de Bernard Cousin. Autant de maîtres-livres aujourd'hui classiques. C'est aussi à Aix que furent réalisés autour de Ph. Joutard les *Mélanges* à la mémoire de Robert Mandrou⁸. Or, ce dernier, auteur d'un célèbre manuel de "civilisation française" avec G. Duby, avait été pionnier dans cette notion : il avait intitulé dès 1956 sa direction d'étude dans ce qui était encore la VI^e section de l'École Pratique des Hautes Études (aujourd'hui EHESS) : "Histoire sociale des mentalités modernes".

Il me semble, avec le recul du temps, que l'histoire des mentalités a constitué la phase ultime d'une certaine forme d'écriture de l'histoire que l'on peut qualifier de romantique dans la mesure où son prototype était l'œuvre de Michelet : de fortes individualités dotées d'une grande puissance de travail proposaient leur vision personnelle du passé en des œuvres marquées par un réel talent d'écriture – dans le cas de Georges Duby et Michel Vovelle en particulier⁹. Ces œuvres avaient un impact qui débordait largement le cercle des historiens : certains de ces ouvrages ont atteint un large public, ont circulé¹⁰. L'histoire des mentalités a constitué, peut-être provisoirement, à la suite du moment marxisant des décennies précédentes, la dernière ambition démiurgique des historiens français. L'élargissement des "territoires de l'historien" se traduisait par l'ouverture de champs où il était directement confronté à l'étrangeté des attitudes, des conduites et des décisions des hommes d'autrefois, à l'exotisme des gens du passé. Un des mérites de l'histoire des mentalités a été de faire percevoir que l'histoire avait souvent implicitement posé en principe l'invariance à travers le temps des affects et des attitudes psychiques de l'espèce humaine. L'autre grand mérite de l'histoire des mentalités a été la prise en

7 Georges DUBY avait écrit l'article "Histoire des mentalités" dans Charles SAMARAN (dir.), *L'Histoire et ses méthodes*, Paris, Gallimard, bibl. de La Pléiade, 1961, p. 937-966, livre qui servit alors d'initiation à la recherche historique pour nombre d'étudiants, dont je fus.

8 *Histoire sociale, sensibilités collectives et mentalités. Mélanges Robert Mandrou*, Paris, PUF, 1985. Voir p. 33-35 le témoignage de G. Duby, "La rencontre avec R. Mandrou et l'élaboration de la notion d'histoire des mentalités".

9 Philippe CARRARD, *Poétique de la Nouvelle Histoire. Le discours historique en France de Braudel à Chartier*, Payot, Lausanne, 1998 (éd. or. américaine, 1992).

10 Vers 1980, un instituteur retraité que j'interrogeais sur les fêtes de son village dont il était l'ancien maire m'a signalé un "livre vert" sur la question, qu'un de ses amis lui avait prêté. Il le lui a redemandé : il s'agissait de M. Vovelle, *Les métamorphoses de la fête en Provence de 1750 à 1820*, paru en 1976, qui circulait ainsi dans un petit groupe rural attaché à maintenir le roumavage local et sa bravade.

compte des attitudes collectives, avec une nette volonté de mettre en évidence ce que L. Stone, pour citer un bon observateur étranger, a appelé "*unspoken or unconscious assumptions or perceptions*". L'œuvre de M. Vovelle à cette époque en est l'illustration évidente¹¹.

François Dosse a observé que dans certaines études de ce temps, "les mentalités traversent l'histoire sur un coussin d'air, comme entités indépendantes de toute contingence. Trop souvent alors, le nouvel historien se contente de transcrire l'évolution des représentations, la manière dont les gens perçoivent leur époque, sans se soucier d'établir un quelconque rapport entre ces représentations et ce qui, dans le réel, les a suscitées"¹². Ce n'était pas le cas à Aix, où Michel Vovelle avait transposé à l'histoire des mentalités les méthodes quantitatives et les sources sérielles de l'histoire sociale et où il disait que l'histoire des mentalités est "la fine pointe de l'histoire sociale". À la différence de Ph. Ariès et son "inconscient collectif", il ne dissociait pas les représentations collectives des milieux sociaux qui les produisirent.

François-Xavier Carlotti - Le Centre méridional d'histoire fut en particulier attaché, à lire ses publications, par la mise au point des "sources non écrites" et en particulier des sources orales et des "ethnotextes".

Régis Bertrand - D'autres sont plus qualifiés que moi pour parler de ces derniers¹³. Je soulignerai simplement la volonté d'élargir les sources de l'historien au-delà des textes manuscrits ou imprimés, à la fois en direction de l'histoire orale et des sources iconographiques. L'expression de "sources non écrites" était assez malencontreuse car les principaux travaux, ceux de B. Cousin sur les ex-voto, de Madeleine Ferrières sur les donatifs¹⁴ et de M. Vovelle et moi sur les tombeaux, ont eu pour objet des tableaux et monuments dotés d'inscriptions.

François-Xavier Carlotti - Cette période est aussi celle de l'émergence puis l'effacement des travaux sur ce que l'on désignait alors comme la "religion populaire".

11 Le meilleur manuel d'histoire des mentalités a alors été composé à Aix et reflète directement les travaux du Centre méridional : Michel VOVELLE, *Idéologies et mentalités*, Paris, François Maspero, 1982.

12 Christian DELACROIX, François DOSSE, Patrick GARCIA, *Les courants historiques en France, XIX^e-XX^e siècles*, Gallimard, Folio histoire, 2^e éd., 2007, p. 410. Cet ouvrage permet de replacer l'évolution aixoise dans son contexte général.

13 Jean-Claude BOUVIER, Henry-Paul BRÉMONDY, Philippe JOUTARD, Guy MATHIEU, Jean-Noël PELEN, *Traditions orales et identités culturelles, problèmes et méthodes*, Marseille, CNRS, 1980 et Philippe JOUTARD, *Ces voix qui nous viennent du passé*, Paris, Hachette, 1983.

14 Tableaux commémorant un don à une institution charitable, hôpitaux, charités, monts-de-piété, particulièrement répandu dans le Comtat.

Régis Bertrand - Le moment de la "religion populaire" allait révéler la grande fécondité mais aussi dans un second temps la fragilité de l'histoire des mentalités : cette nouvelle approche constituait un renversement complet de perspective, de la religion prescrite par la hiérarchie des clercs à la religion réellement vécue par les laïcs. Un grand nombre de sources imprimées et manuscrites dont on n'avait trop su que faire jusqu'alors étaient mises en œuvre avec un enthousiasme parfois hâtif. Pour n'en citer qu'une, les visites pastorales allaient connaître une véritable course au dépouillement.

Une autre remarque de François Dosse : "Les humbles renaissent dans leur singularité, mais comme monde à part", me semble trop catégorique¹⁵. Elle évoque le clivage alors affirmé, sinon posé en principe par d'aucuns, entre culture populaire et culture de l'élite. Aix est un des lieux où il a été tôt nuancé sinon dénoncé avec le colloque du Centre méridional sur les intermédiaires culturels en 1978 ou la thèse de Philippe Joutard qui montrait que les sources orales interféraient avec les sources écrites et en dépendaient. Le purgatoire étudié par G. et M. Vovelle ne pouvait passer pour une dévotion populaire que parce qu'elle s'était popularisée. De même, la crèche de Noël, objet de ma première thèse, était-elle issue d'une spiritualité exigeante et élitiste, progressivement diffusée parmi les fidèles.

François-Xavier Carlotti - Vous avez évoqué aussi la fragilité de l'histoire des mentalités à travers la "religion populaire".

Régis Bertrand - On dépouillait très vite à cette époque, dans la lancée de l'histoire sérielle, qui était fondée sur des comptages d'occurrences, souvent sans trop s'embarrasser de critiquer la source. D'où un certain manque de recul à l'égard du document, des enjeux de sa production, de ses finalités et de ses non-dits. L'historien en quête de "religion populaire" valorisait avant tout les écarts entre la norme édictée par la hiérarchie cléricale et la pratique des fidèles – dans la mesure où l'évêque pouvait avoir connaissance de cette dernière, d'ailleurs. Les critiques épiscopales étaient ainsi surévaluées. Ce n'est que dans un second temps qu'un examen plus affiné de la source conduira à prendre plus nettement en compte les aspects que le visiteur jugeait conformes à ses vœux – de façon parfois implicite il est vrai. Par ailleurs, l'historien tendait à déléguer l'expertise de la religion ancienne à l'auteur de sa source. D'autant que l'évêque en visite pastorale se conduisait un peu comme l'enseignant menant la correction des travaux dirigés : il rectifiait ce qu'il jugeait insatisfaisant, c'était pain béni pour l'historien ! C'est un point faible, à mes yeux, de l'œuvre, considérable à tous les sens du terme, de Jean Delumeau. Je

¹⁵ Ch. DELACROIX, Fr. DOSSE, P. GARCIA, *Les courants historiques en France*, op. cit., p. 397. Elle caractérise, dans le contexte de l'ouvrage, le moment de "l'approche ethnologique" ou, pour reprendre les termes de la p. 400, de "l'anthropologisation du discours historique".

dirai en forçant un peu le trait que le grand historien se retrouvait davantage dans les prescriptions et exhortations de ces clercs instruits dont il utilisait les textes, qui comme lui avaient été formés à la Sorbonne, plutôt que dans les bricolages approximatifs de leurs ouailles de statut modeste. Ses écrits de l'époque sont sous-tendus par le postulat, sinon l'évidence, que le *vrai* catholicisme est celui que l'on enseigne au séminaire de Saint-Sulpice et que pratiquent les *talas* de la rue d'Ulm, dont il était¹⁶. À l'aune d'un tel critère, il a pu avancer que la France n'avait pas été réellement christianisée alors que je suis des historiens qui pensent que les Français l'ont vraiment été à leur manière à la fin du XVII^e et au début du XVIII^e.

Le GS Nord-Méditerranéen

François-Xavier Carlotti - En lisant les travaux publiés à l'époque, j'ai observé l'apparition d'une nouvelle structure de recherche, le GS nord-méditerranéen.

Régis Bertrand - Depuis le 22 mai 1987, le Centre méridional d'histoire faisait partie du groupement scientifique Nord-Méditerranée, dirigé par Philippe Joutard, qui mettait en réseau des groupes de recherches de périodes ou disciplines différentes. Ce groupement, devenu ensuite GDR, a été la véritable préfiguration de Telemme : son programme définissait son champ d'études comme : "La rive nord de la Méditerranée envisagée dans la longue durée, du XI^e au XX^e siècle et dans toutes ses dimensions, des structures économiques aux représentations mentales" - vous remarquez l'apparition du terme de *représentations*. Il était composé par les trois labos médiéviste, moderniste et contemporanéiste d'Aix, celui d'ethnolinguiste "sur les ethnotextes, l'histoire orale et les parlers régionaux", la géographie humaine (qui dépendait encore d'Aix-Marseille II depuis 1970) et d'autres plus conjoncturels : le Centre d'études corses qui allait ensuite migrer à Corte, ou le laboratoire de l'Inama de l'École d'architecture de Marseille-Luminy. Le GS s'appuyait sur un DEA (diplôme d'études approfondies, aujourd'hui master II) "Cultures, sociétés et échanges des pays de la Méditerranée septentrionale". Il publiait un bulletin tiré à l'offset, *Rives nord-méditerranéennes*, ancêtre de l'actuelle revue de l'UMR (11 livraisons 1987-1997). Il avait enfin des locaux propres : on avait aménagé le vide sanitaire situé sous les ailes de la faculté pour le GS/GDR d'un côté et les préhistoriens de l'autre. Nous en étions très fiers. Après les cours, nous allions faire visite à notre labo et y étions chaleureusement accueillis par Marie-Françoise Attard, Claude Bruggiamosca, Christine Dotto, Claire Laurent, Alain Beyma (notre informaticien) et Jacques Tourrel.

Je crois que le GS/GDR nous a un temps donné des ailes. Lorsque l'UMR Telemme

¹⁶ C'est-à-dire les élèves de l'École normale supérieure qui "vont-à-la-messe", selon l'argot de l'École.

sera créée, dix ans plus tard, les modernistes aixois avaient une longueur d'avance sur beaucoup d'autres universités françaises. Quand j'allais aux réunions annuelles de l'Association des modernistes, qui sont précédées chaque fois d'un petit colloque, je me sentais plutôt déphasé et j'avais souvent l'impression alors (ce n'est plus le cas d'aujourd'hui) d'y entendre l'histoire telle qu'on la faisait hier.

François-Xavier Carlotti - C'est dans le contexte de cette nouvelle structure de recherche que se fait à Aix le passage des "mentalités" aux "représentations" ?

Régis Bertrand - Dès 1974, Jacques Le Goff avait mis en garde contre cet étrange terme et avait fait observer qu'il n'existait pas dans le vocabulaire de ceux qui auraient dû être les plus proches de nous, les spécialistes du psychisme. Mais le dialogue avec eux était très difficile et il a d'ailleurs, sauf exceptions, tourné court jusqu'à aujourd'hui. C'était un premier problème. L'histoire économique, démographique, sociale s'était appuyée en les adaptant sur les démarches voire les concepts et les modèles d'autres disciplines qui étudiaient le monde présent ou le passé proche. L'histoire de l'environnement qui viendrait plus tard allait de même s'aider des travaux et du dialogue avec les climatologues, les sismologues ou les océanologues – voyez les recherches que mène actuellement Daniel Faget sur le milieu marin. Je dirai que l'histoire des mentalités manquait de pareils outils qui étaient et sont aussi des cautions scientifiques. J'ajouterai qu'elle était à bien des égards une spécificité française examinée avec intérêt, curiosité ou méfiance par les historiens d'autres pays, selon leur degré d'ouverture¹⁷.

Certains historiens des mentalités se rapprochaient alors de l'ethnologie, elle-même en mue profonde pendant cette période. Aix a été un des principaux lieux où une certaine pratique de l'ethnologie et de l'histoire se sont rapprochées et j'en ai beaucoup tiré profit : mon étude des rites funèbres dans ma seconde thèse doit beaucoup à la notion de rites de passage d'Arnold Van Gennep et à l'analyse qu'en a ensuite proposée Victor Turner. Le terme d'ethnohistoire s'esquissait même. Mais ce rapprochement restait très insuffisant car l'historien de ma génération achoppait sur tout ce qui semblait irrationnel à ses yeux. C'était une limitation considérable de ses approches et cela rendait opaque la compréhension de nombre de phénomènes du passé. L'histoire de l'aire occidentale est celle d'une rationalité croissante, qui va jusqu'à "désenchanter" la religion pour reprendre la notion que Marcel Gauchet a empruntée à Max Weber. Beaucoup d'historiens, et en particulier ceux qui dirigeaient alors la discipline, refusaient de reconnaître pleinement et avec respect l'existence de rationalités anciennes, différentes des nôtres, ayant leur logique propre.

¹⁷ D'où l'intérêt rétrospectif des analyses réunies par exemple dans Stuart CLARK ed., *The Annales School. Critical assessments*, vol II, *The Annales School and Historical studies*, London and New York, Routledge, 1999, "The history of Mentalities", p. 381-487, en particulier Peter BURKE, "Strengths and Weaknesses of the History of Mentalities", p. 442-456.

Un autre de ces excellents observateurs anglophones, Stuart Clark, dénonçait dès 1983 la description très négative de la foi paysanne que proposaient certains historiens français (il ne citait pas d'Aixois) et il observait fort pertinemment : "*it seems implausible to treat an entire world-view as a mistake*"¹⁸. Là se situe à mon avis l'impasse de l'histoire des mentalités.

Il n'y a pas eu alors une réflexion théorique suffisante sur l'anachronisme de l'approche par l'historien du XX^e siècle finissant des attitudes, des comportements, des affects du passé. Un effort suffisant pour accepter d'appréhender les rationalités anciennes en tant que telles, de la façon respectueuse et attentive dont les ethnologues d'autres aires prennent en compte des mythes ou des explications du monde très éloignés de leur culture, auxquels ils ne croient nullement mais dont ils révèlent toute la richesse signifiante. Mais les ethnologues avaient la distance que procure l'altérité en des espaces où ils étaient par définition des étrangers tout en évitant d'être des intrus. Peut-être était-il plus difficile d'accepter que nos prédécesseurs, sinon nos ancêtres, aient vécu selon des critères de rationalité très différents des nôtres. L'effacement de l'histoire des mentalités manque la fin d'une histoire compréhensive, telle qu'Henri-Irénée Marrou¹⁹ s'était efforcé de la définir, qui aurait tenté de comprendre les ressorts et les motivations des actes et des prises de positions sans pour autant y adhérer. Je crois aussi que les historiens ont reculé devant ce qu'elle impliquait : penser la discontinuité, la différence radicale par rapport à ceux qui nous ont précédés plutôt que la continuité évolutive d'une communauté humaine vivant en un lieu. Lucien Febvre avait souhaité que l'on répertorie l'"outillage mental" - ce souhait a été répété à satiété mais on ne saurait dire qu'il a été vraiment suivi.

C'est à travers l'étude de la mémoire que se fait à Aix le passage d'une histoire des mentalités à une histoire des représentations. Lorsque Philippe Joutard entendait des témoins de la Seconde Guerre mondiale lui affirmer avoir vu à Marseille des Allemands dès 1940, il était net que la mentalité individuelle ou collective de son interlocuteur comptait moins dans la mise en œuvre d'une telle source que le travail de la mémoire.

François-Xavier Carlotti - Ne prendre en compte que les représentations permettait donc de mieux les cerner ?

Régis Bertrand - C'était un programme plus modeste qui correspondait aussi à un tournant des historiens français, avec la fin d'une ambition d'histoire globale. C'était d'abord porter un regard plus attentif sur les sources et prendre une meilleure

18 Stuart CLARK, "French historians and Early Modern Popular Culture", *Past and Present*, n° 100, 1983, p. 62-99.

19 Henri-Irénée MARROU, *De la connaissance historique*, Paris, Le Seuil, 1954 (1^e éd.), 1964 (4^e éd.), autre grand livre de ma génération estudiantine.

conscience de la nature des traces laissées par le passé. On avait souvent implicitement posé en principe que le passé était fossilisé dans les archives et qu'il aurait suffi de le dépouiller de sa gangue pour le "faire revivre" – le ressusciter disait Michelet. Cette période correspond à ce qu'il conviendra sans doute d'appeler la crise historique de la fin du XX^e siècle. Le mouvement réflexif et hypercritique du *Linguistic turn*, venu des États-Unis, n'a certes eu qu'une réception très atténuée en France où il a été surtout connu à travers ce que les gens des *Annales* ont appelé le "tournant critique", objet d'une livraison mémorable de 1989 dont l'impact semble, avec le recul du temps, plutôt limité²⁰. Mais il survenait alors que la génération qui était en place n'avait guère de loisirs à consacrer à l'épistémologie. Elle devait assurer prioritairement de lourds services d'enseignement et des tâches administratives de plus en plus accaparantes – la bureaucratie avait réalisé en France au cours de ces décennies une métastase galopante, elle dévorait déjà le temps et l'énergie des meilleurs.

Le désenchantement des sources induisait des approches plus circonspectes mais, il est vrai, plus minutieuses. Les représentations constituaient aussi un changement d'optique : voyez les visites pastorales : dans un premier temps, l'historien tend à se soumettre au jugement de l'évêque. Puis il découvre que sa source reflète moins une réalité ancienne que la façon dont l'évêque la perçoit à travers le filtre des propos du curé et des notables et selon ses propres exigences, reflet de son statut socioculturel. On ne considérait plus que l'évêque (ou bien le consistoire réformé) était le détenteur de la *vraie* religion face à des paysans superstitieux et ignares : représentant des catégories supérieures, il voulait imposer sa propre version de la religion et parfois ses préjugés, lorsque par exemple il interdisait aux fidèles des catégories populaires de danser, sans pour autant l'interdire aux catégories supérieures et sans pouvoir d'ailleurs fonder cette interdiction sur un texte scripturaire mais simplement sur des principes de "décence" qui reflétaient surtout sa vision soupçonneuse du "peuple".

C'était aussi une belle aventure car nous concevions et concevons toujours le terme de *représentations* au sens le plus large, à la fois visuel et mental : on continuait de s'efforcer à Aix d'élargir l'étendue des sources, ce qui impliquait la mise au point de nouvelles approches critiques.

L'UMR Telemme, des Cultures méridionales aux Représentations

François-Xavier Carloti - Le 1^{er} janvier 1994, l'UMR Telemme prend le relai du GDR Nord-Méditerranée. Quelle différence introduit-elle ?

20 Voir l'analyse approfondie de Gérard NOIRIEL, *Sur la "crise" de l'histoire*, Belin, 1996 et Gallimard, Folio histoire, 2005 (citée ici), p. 154-201.

Régis Bertrand - Le GDR était un réseau de labos sectoriels et spécialisés. Ils sont réunis et à terme fondus dans l'Unité de recherche qui est constituée d'équipes travaillant sur une large problématique (on disait alors un "axe") dans le cadre d'un programme de quatre ans²¹. Commence alors une période de tâtonnements et de mise au point de cette structure nouvelle, presque inusitée chez les historiens d'alors. L'unité engage dès avril 1996 une réflexion sur son organisation et son fonctionnement : ses très vastes "axes" étaient perçus comme trop larges et inégalement mobilisateurs. On décide alors de créer des "groupes restreints" de recherche, avec des "objectifs concrets à échéances courtes" et des "actions transversales"²². L'axe *Cultures méridionales, espaces, pratiques et représentations*, qui allait devenir *Représentations* au quadriennal suivant, était l'un de ceux qui a eu le plus de groupes, quatre. L'année suivante, nous avons commencé d'emménager dans nos nouveaux locaux au second étage de la MMSH qui venait d'être construite²³. Lorsque j'ai visité pour la première fois ce bâtiment qui nous semblait magnifique, j'ai eu l'impression que nos recherches étaient enfin reconnues par la puissance publique.

Cependant persistait ce qui avait été un handicap de la recherche aixoise des décennies précédentes : la modestie des Presses de l'université d'alors. Il a fallu attendre que B. Cousin les prenne en mains en 2000 pour disposer d'un moyen d'édition qui faisait défaut aux débuts de Telemme. La collection *Le temps de l'histoire* qu'il a créée est devenue la vitrine des PuP et aussi de Telemme.

François-Xavier Carlotti - Vous êtes devenu responsable en 1998 de l'axe II, *Cultures méridionales*, qui va prendre pour le quadriennal 2000-2004 le nom de programme 4, *Représentations*.

Régis Bertrand - J'avais participé à l'élaboration du projet de cet axe dont les initiateurs et premiers responsables ont été Bernard Cousin et Jean-Claude Bouvier. En 1998, tous deux avaient de lourdes charges d'administration et d'enseignement, et ils ont proposé de transmettre cette responsabilité à Jean-Noël Pelen et à moi.

François-Xavier Carlotti - Certains des groupes qui le constituent semblent hérités

21 L'histoire de l'UMR Telemme peut être reconstituée grâce à *Telemme infos, lettre d'information de l'UMR Telemme*, dont le numéro 0 a paru en mars 1994 et le 1 en juin 1994.

22 *Telemme infos* n° 7, avril 1996 et lettre-circulaire de G. Chastagnaret, alors directeur de l'unité, du 22 avril 1996.

23 *Telemme infos* n° 10, octobre 1997. Régis Bertrand, 1998. La Maison méditerranéenne des sciences de l'homme", dans *Deux siècles d'Aix-en-Provence, 1808-2008*, Académie d'Aix éditions, 2008, p. 334-335.

de directions de recherche du GDR Nord-Méditerranée ?

Régis Bertrand - Il était normal de poursuivre des secteurs de la recherche où nous avions déjà une expertise et même une notoriété. C'était le cas du Groupe *Les enjeux du langage dans l'espace provençal* que J.-C. Bouvier avait en particulier orienté vers l'étude novatrice de la toponymie urbaine. J.-C. Bouvier avait déjà organisé plusieurs journées d'étude, et il a codirigé avec Jean-Marie Guillon le colloque des 11-12 décembre 1999, "Les toponymes dans l'espace urbain", puis avec Jean-Noël Pelen, les 4-5 mai 2001, le colloque "Récit d'Occitanie". Malheureusement, après le départ à la retraite de J.-C. Bouvier puis de C. Martel, qui ne furent pas remplacés, cet axe de recherche n'a pu être poursuivi. C'est un de mes grands regrets. Des deux grands sites universitaires historiques de l'étude de la langue d'oc de part et autre du Rhône, seul celui de Montpellier subsiste, et fort brillamment.

En revanche, on voit à travers ses intitulés successifs comment évolue la recherche aixoise sur l'image, grâce à un élargissement de ses problématiques et de nouveaux apports. Le Groupe *Images, outil pour la recherche* (B. Cousin) est devenu pour le quadriennal 2000-2004 *Images, imaginaires et scénographies* (B. Cousin, M. Crivello, Ch. Villain-Gandossi).

Il a organisé les 11-12 octobre 2002 le colloque "Télévision et Méditerranée, généalogie d'un regard"²⁴. Mais Bernard Cousin en parlera mieux que moi.

François-Xavier Carlotti - Le *Groupe de recherche d'histoire orale* est devenu *La production du récit collectif*, dirigé par J.-N. Pelen ?

Régis Bertrand - Cela n'a pas signifié l'abandon total à Aix de l'histoire orale, même si sa visibilité a paru plus discrète. À certains égards, ce groupe se situait au cœur des représentations et il poursuivait aussi l'étude de la mémoire. Il a organisé une journée d'études le 23 février 1999 : "Légendes et récits de l'histoire" et surtout les 23-25 mars 2000 le colloque "Progrès, retard, arriération, les représentations de l'Histoire". Il y eut ensuite les 30-31 mai 2001 "Façonner le passé" en collaboration avec les ethnologues de l'Idemec, le 27 février 2002, "Héroïnes et genre narratif" avec le groupe de recherche *Femmes*, mais là aussi, J.-N. Pelen saura mieux que moi les présenter.

François-Xavier Carlotti - Vous avez vous-même créé un groupe de travail avec un séminaire ?

²⁴ Présentation de la problématique : M. CRIVELLO, "Partenariats et réseaux audiovisuels en Méditerranée", *Telemme infos* n° 26, 2003.

Régis Bertrand - Anne Carol et moi avons proposé en 1997 de créer un groupe de travail intitulé *Le corps, la maladie, la mort*. Nous voulions prolonger l'héritage aixois de l'histoire de la mort laissé par M. Vovelle en le faisant évoluer en direction de l'histoire de la santé, de la médecine et surtout des pratiques corporelles et des attitudes à l'égard du corps. Nous nous sommes donc lancés avec quelques collègues et amis : Jean-Paul Boyer qui fut le troisième fondateur, car à l'époque il fallait un minimum de membres pour qu'un projet soit accepté, et aussi Isabelle Renaudet (qui m'a succédé dans la coresponsabilité du groupe), Michèle Janin-Thivos, Marie-Françoise Attard, Claire Laurent, Marcel Bernos, d'autres encore. Nous avons tenu notre première séance le 28 janvier 1998. Ce fut apparemment le premier séminaire tenu hors de Paris sur cette thématique qui est aujourd'hui très à la mode²⁵. Je tiens à préciser que nous avons parallèlement créé un enseignement de licence sur ce sujet car il était nécessaire que les enseignements de l'avenue Schuman ne soient pas déconnectés des recherches de la MMSH.

François-Xavier Carlotti - Entre 1998 et 2003 le Groupe *Corps* a organisé, outre son séminaire mensuel, un colloque et quatre journées d'étude qui ont donné naissance à trois ouvrages et une livraison de *Rives*.

Régis Bertrand - Le thème du corps s'est révélé stimulant et porteur. Notre première journée d'étude, "L'exécution publique, une mort donnée en spectacle", le 6 mai 1998, qui étudiait les représentations de l'exécution, eut un certain succès de curiosité, ce qui nous encouragea à solliciter d'autres contributions et à publier un ouvrage collectif. Nous avons fait de même pour une autre journée, *Le monstre humain, imaginaire et société*, tenue le 17 avril 2002. Notre initiative a précédé les colloques et publications tenus ailleurs sur ce sujet, qui s'en sont parfois d'ailleurs inspirés explicitement.

Nous explorions à travers ces journées d'étude des directions possibles de ce très vaste sujet. Ainsi le 17 mai 2000, "Les péchés et leur sanction", le 11 avril 2001, "Le langage des fleurs, usages politiques, religieux, rituels des végétaux", le 14 mai 2003 "Le corps des femmes", journée organisée avec le groupe "Femmes". La livraison 22 de *Rives* en 2005, "Pour une histoire du corps. Péchés, maladie et mort" a repris certaines des communications qui y furent faites.

François-Xavier Carlotti - Le colloque "Les narrations de la mort", organisé les 20-22 novembre 2003 par Anne Carol, Jean-Noël Pelen et vous, semble avoir clôturé le quadriennal ?

25 R. BERTRAND, J.-P. BOYER ET A. CAROL, "Le corps, la maladie, la mort", *Telemme infos* n° 15, mars 1999.

Régis Bertrand - J.-N. Pelen et moi avons posé en principe dans la rédaction initiale du programme qu'il s'achèverait par un colloque sur un sujet qui serait commun à ses groupes. C'est Jean-Noël qui a pensé à celui-ci²⁶. On observait à l'époque une vigoureuse reprise des études sur la mort en sciences humaines mais elle était essentiellement le fait des sociologues et ethnologues, aussi bien en français qu'en anglais. Là aussi, ce colloque a contribué à marquer le retour des historiens avec d'autres problématique sur un grand chantier d'"histoire des mentalités" de naguère où Aix avait brillé grâce à M. Vovelle.

Je voudrais souligner quelle satisfaction j'ai eu à collaborer au cours de ces années avec Jean-Noël Pelen pour la direction du programme et avec Anne Carol pour le groupe sur le corps – cette dernière collaboration se poursuit encore. Telle pratique n'était pas si fréquente alors. Mais Aix faisait plutôt exception. Les cours s'y faisaient, sauf exception, en binômes. La Commission pour le bicentenaire de la Révolution, présidée par Ph. Joutard, avait œuvré de façon collégiale. Nous avons réalisé en 1995 dans le cadre du Centre méridional un ouvrage à plusieurs mains, *Hommes de Dieu et Révolution en Provence*, coordonné par Bernard Cousin : les manuscrits avaient circulé entre nous, chacun participant à la rédaction à écritures confondues, comme dans les sciences "dures". Être responsable à deux, voire trois dans le cadre du colloque *Les narrations de la mort*, a bien des avantages : à réfléchir, écrire et décider amicalement, on travaille souvent plus vite et mieux. Je note qu'au début de Telemme, seul le programme "Culture méridionale" avait la particularité d'une double direction et qu'elle s'est ensuite quasiment imposée à l'ensemble des groupes et programmes de l'unité.

François-Xavier Carlotti - Vous avez aussi organisé le colloque "La Nativité et le temps de Noël" (7-9 décembre 2000).

Régis Bertrand - Son point de départ a été une conversation impromptue avec Gilles Dorival, alors directeur du centre Paul-Albert Février, dans la file d'attente de la cafétéria. Nous nous étonnions que l'an 2000, correspondant à la commémoration bimillénaire de la date traditionnelle de la naissance du Christ, ne suscite guère de manifestations sur la Noël et l'idée nous est venue d'organiser un colloque entre nos deux labos. Jean-Paul Boyer s'est joint à nous. Nombre de contributions publiées dans les deux volumes d'actes ont été depuis souvent citées et nous pensons avoir enrichi sur plusieurs aspects les connaissances et les problématiques.

26 R. BERTRAND, A. CAROL, J.-N. PELEN, "Narrer la mort ?", *Telemme infos* n° 28, octobre 2003. Publication : Aix, PuP, 2005.

Une certaine postérité

François-Xavier Carlotti - Qu'est devenue cette thématique dans le paysage de la recherche actuelle ?

Régis Bertrand - De 2004 à 2008, le programme *Trajectoires individuelles, constructions culturelles*, dirigé par Anne Carol et Martine Lapied, a repris les deux directions essentielles qui s'étaient dégagées du programme *Représentations* : Groupe 2, *Le corps, normes, représentations et pratiques sociales* (R. Bertrand, puis en 2006 I. Renaudet, et A. Carol) et Groupe 3, *L'expérience du passé. Transmissions, réappropriations, configurations* (M. Crivello, J.-N. Pelen). On retrouve ensuite une relative continuité très évolutive car les reconfigurations ont été fortes et les problématiques ont beaucoup évolué, ce qui est d'ailleurs signe de vitalité, dans le programme 4, *Récits, pratiques sociales, construction de soi* (M. Crivello et J.-N. Pelen) du quadriennal 2008-2011, avec le Groupe 1, *Identités narratives : formes, figures pratiques* (I. Luciani, J.-N. Pelen) et dans le programme 2, *Figures et expressions de la régulation. Échelles, dynamiques et pratiques* (A. Carol, L. Faggion), avec le Groupe 3, *Le corps régulé. Du biologique au culturel* (A. Carol, I. Renaudet). Dans l'actuel programme 2011-2016, dans l'axe 2, *Individus, identité et corps social*, avec le Groupe 1, *Le corps, expériences, identités, culture, du Moyen Âge à nos jours* (A. Carol, I. Renaudet) et le Groupe 2, *Écriture de soi. Mots et configurations de l'expérience. Méditerranée-Afrique, XV^e-XVIII^e siècle* (C. Atlan, I. Luciani, V. Pietri).

Le séminaire sur le corps existe toujours, sous des étiquettes à variations quadriennales. Je crois que c'est désormais le plus ancien séminaire de Telemme. Remarquable est aussi le renouvellement des études sur les *récits* – collectifs et individuels désormais –, dû en particulier à Isabelle Luciani qui a introduit l'étude féconde des sources du for privé, tels les livres de raison. Cette stabilité évolutive s'explique, bien entendu, par les champs de recherche de quelques enseignants-chercheurs aixois qui ont fait carrière sur place. Elle est fragile, comme le prouve la quasi-disparition des recherches de dialectologie ou d'histoire orale.

François-Xavier Carlotti - À partir de 2008, il n'est plus fait mention des représentations dans l'intitulé des programmes et des groupes.

Régis Bertrand - À la réflexion, la grande réussite de l'histoire des mentalités dans les années 1970-1980 avait été davantage éditoriale que vraiment académique – son symbole reste le *Montaillou, village occitan* d'E. Le Roy Ladurie, dont le succès mériterait avec le recul du temps une étude. Les programmes des concours et les intitulés des postes universitaires n'avaient pas suivi et les grandes spécialités historiques accomplissaient alors une mue internationale encore discrète qui allait

devenir évidente à la fin du siècle. De l'histoire politique à l'histoire militaire ou économique jusqu'à l'histoire religieuse (à bien des égards transformée par le moment de la "religion populaire") et bien sûr l'histoire sociale et l'histoire culturelle (métamorphosée par l'histoire des mentalités et par l'essor de l'histoire du livre), deux leçons avaient été intériorisées. La première était qu'il ne suffisait pas de tenter d'approcher par une étude des sources, d'ailleurs de plus en plus fine et patiente, quelques aspects des réalités anciennes ; encore fallait-il définir les représentations collectives contemporaines, d'autant que celles des élites influent directement sur les prises de décision. Les décalages entre les données établies par l'étude statistique et la *doxa* sont évidents pour les temps actuels où le sondage par échantillon permet de les mesurer. La seconde leçon était le poids évolutif de la mémoire, directement reflété à travers les générations par les travaux historiques. Il ne s'agit plus de faire la généalogie d'une recherche par simple accumulation bibliographique des travaux des prédécesseurs, mais bien d'en conduire la critique : chaque auteur n'avait pas seulement apporté sa pierre à l'édifice historique mais aussi ses représentations, comme ces pièces à conviction collectées avant le temps des analyses d'ADN, qui se révèlent perturbées par les empreintes des enquêteurs. L'historiographie du sujet est devenue reconstitution de la formation et de l'évolution d'une mémoire historique et déconstruction parfois d'une tradition historique.

François-Xavier Carloti - Estimez-vous qu'au cours des quatre décennies que vous évoquez, Aix a raté des occasions ou des perspectives d'avenir ?

Régis Bertrand - Mon principal regret est que l'étude à la fois historique, archéologique et muséographique des éléments de la vie matérielle ne soit pas née à Aix dans les années 1980. Le séminaire du Centre méridional d'histoire de 1979-1980 fut consacré au thème "culture et civilisation matérielle" et il donna lieu à une très intéressante réflexion méthodologique, non publiée malheureusement. Les temps n'étaient pas mûrs et ils commencent à peine à le devenir. D'une façon plus générale, je regrette que le premier cycle d'enseignement ne soit pas commun en France à l'histoire, l'histoire de l'art, l'archéologie et l'ethnologie et je serais tenté d'ajouter l'histoire du droit. On en est très loin et c'est dommage. Les spécialités de sciences humaines n'ont cessé assez frileusement de se concentrer sinon se replier sur leurs spécificités en France au cours de deux dernières décennies.

Par ailleurs il y a un risque d'enfermement dans cette belle maison dont le handicap est d'être dans un faubourg d'Aix et non au cœur de Marseille. Au temps de mes débuts, Philippe Joutard était président de l'Association régionale des professeurs d'histoire-géographie de l'enseignement secondaire, comme l'avait été Pierre Guiral avant lui. Aujourd'hui, j'ai l'impression qu'il n'y a plus guère de contacts avec elle. De même que les liens semblent se raréfier avec les sociétés savantes locales.

Ce repliement corporatif n'est, il est vrai, en rien propre à Aix. Il est général en France et il en découle une perte de visibilité des universités littéraires. Avez-vous remarqué que dans les émissions d'histoire de la télévision, il est devenu rare que l'on signale l'appartenance universitaire d'un orateur ? Notre région n'a pas atteint cependant la situation parisienne où d'un côté, l'on disserte entre spécialistes sur l'histoire de la ville dans des séminaires universitaires et de l'autre, un acteur ou un journaliste publie sur elle des livres à succès, parfois approximatifs, en mettant à profit l'absence des historiens sur la scène médiatique. Le livre que j'ai coordonné sur Marseille pour "l'année capitale 2013" a en revanche permis de montrer aux Marseillais que des chercheurs de la MMSH avaient au cours des dernières décennies renouvelé l'histoire de la ville.